

PIERRE
MARTINET

Opération Sabre d'Allah



éditions du
ROCHER

SERVICE ACTION

CELLULE DELTA
OPÉRATION SABRE D'ALLAH

PIERRE MARTINET

CELLULE DELTA
OPÉRATION SABRE D'ALLAH

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

terrains poussiéreux, des montagnes basses, des grumeaux de maisons, des chantiers non terminés. Le vent sèche tout. Du regard, elle cherche une moto, une Kawa 650. Elle est sûre de ne pas avoir été suivie, mais comment savoir ? Par réflexe, elle a emprunté un itinéraire de sécurité lui permettant de faire des contrôles de filature et éventuellement de faire des ruptures. Elle connaît bien Beyrouth, puisqu'elle a « équipé » la ville, quelques années plus tôt quand elle était chez les Alpha à Cercottes, cette cellule est spécialisée dans les missions renseignement à fins d'actions et elle transmettait aux delta les infos sur les cibles à traiter... : lieux de rendez-vous, caches, partisans prêts à rendre service, etc. Presque toutes les grandes villes dans le monde sont ainsi prêtes en cas de besoin.

Dans la boîte à gants, elle trouve un foulard, qu'elle noue autour de sa tête. De loin, elle peut passer pour une Libanaise. De près, elle discutera avec le Glock en main.

À Nahr-el-Kalb, elle aperçoit la résidence, des bâtiments modernes, avec des balcons en forme de croissant, un truc pour les retraités. Elle se gare près de Holiday Beach, où une piscine en forme de haricot bleu jouxte un stade de foot. Le Glock enfilé sous sa chemise, elle traverse le stade, repère le parking, débouche sur la plage. Dix minutes plus tard, elle frappe au sixième étage de l'immeuble B des « Résidences de la Mer ». Elle est tendue, mais elle a suivi à la lettre les procédures. Tout est clean. Apparemment.

Hichad ouvre la porte. Elle demande :

– Alors ?

– Ils l'ont stabilisé. Il est dans l'avion.

– Il... ?

– On ne sait pas. Ils font tout ce qu'ils peuvent.

La télé, dans un coin de l'appartement, montre des images de la préparation et de l'entraînement des athlètes pour les Jeux

olympiques de Londres. Les kayakistes traversent un faux torrent dans des embarcations en fibre de carbone, avec des casques jaunes sur la tête. Le commentateur s'extasie : « Jamais on n'a eu de plus belles installations. La sécurité est maximum : trente mille policiers sont sur le pied de guerre... » L'appartement est frais. Annie s'assied. Pas question d'attendre, de rester là. Il faut réagir, et vite. Hichad passe la main sur son menton mal rasé – c'est la mode :

– On attend Vincent. Il arrive.

Annie regarde ses mains. Le sang d'Aymard a séché, en plaques brunes. Elle se concentre : rien de ce qu'elle a laissé à l'hôtel ne peut donner la moindre indication de sa vraie identité. Les formulaires, à l'hôpital ? Du vent. Elle a juste disparu. L'ennemi est là, quelque part, dehors.

Hichad s'est rassis devant ses ordinateurs. Pendant qu'Annie prend une douche, il tape des codes sur son PC, agrandit l'image, vérifie des paramètres. Puis, les yeux au plafond, il semble réfléchir. Il allume une cigarette mentholée, se lève. Par réflexe, quand il passe devant la fenêtre, il s'écarte. Pas question d'offrir une cible à qui que ce soit. D'autant plus qu'il sait que les terroristes ne sont pas des demeurés. Leur réseau d'informateurs est aussi performant que celui du Mossad. Le Mossad, justement... Hichad revoit sa dernière rencontre avec David Shaleim, son contact israélien. David lui a bien dit :

– Fais gaffe. Il y a quelque chose qui se trame.

– Tu as des infos ?

– Non. C'est plutôt un pressentiment. On les connaît bien, nos salauds.

– T'as une idée ?

– Non. Mais ça bouge. On parle d'un nouveau groupe...

– Bof, il y en a tant. Chaque connard de banlieue qui veut se faire un nom invente un groupe et se réclame d'Al-Qaida. Ça se

termine toujours par un braquage dans une épicerie, et des morts. C'est des bouffons, tes abrutis, David.

– Peut-être. Mais un mec qu'on a ramassé à Ashkelon, défoncé aux amphètes, nous a dit un truc. Un groupe...

– Les Sept Cavaliers de l'Apocalypse ? Les Quatre Mousquetaires ? Maman, papa, la bonne et moi ? Les Chaussettes noires ? Un groupe de rock funky ?

– Très drôle. Non, un truc comme « Le Sabre ». Le sabre de quelque chose...

– C'est ça. Le Sabre de Mickey Mouse...

Ils se sont quittés sur un rire un peu forcé. Car, Hichad le sait, l'info n'est pas forcément mauvaise. Il l'a rangée dans un coin de sa tête.

Dans le taxi qui l'amène en ville, Vincent a repris son identité de Samuel Saden, businessman. Costume sombre, mine sévère, montre en or, chemise du bon faiseur, attaché-case noir.

Dans la vieille Mercedes rouillée, le chauffeur, curieux et sans doute envieux d'un bon pourboire, tente d'engager la conversation. La radio bourdonne, avec les dernières nouvelles de la Révolution verte, la liste des victimes civiles à Alep, la nomination de Kofi Annan au poste de médiateur, les djihadistes au Sinaï, les désordres en Tunisie.

– Décourageant, hein ?

Le chauffeur, mal rasé, mâchouille une olive. Vincent tente d'éviter le dialogue. Mais c'est impossible. L'autre insiste, dans un français teinté d'Orient :

– On n'en finira jamais, n'est ce pas ? Vous êtes là pour affaires ? Si vous voulez, je connais des endroits. Beyrouth, faut connaître. Vous êtes français ?

– Non. Belge.

– Et vous vendez quoi ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

couleur plus claire. C'est le signe d'une densité importante.

– Nos vins sont chargés, vous le savez. Mas, c'est vrai, la cuvée 2011 est très franche.

La cuvée est peut-être franche, mais où est Aqal ?

Le général Le Bugue touche l'écran. Celui-ci change d'image. Une carte de l'Afghanistan apparaît. Il se lance dans une explication – brève – des emplacements de troupes françaises, des accords secrets qui régissent les forces américaines, anglaises et françaises, et donne les noms des seigneurs de guerre de la région, les vendus, les fanatiques, les traîtres et les indifférents. Hollande écoute. Sarkozy attend. Puis on passe aux autres sujets : la Libye, Israël, le Mali, le Niger, l'Afrique du Sud, la Somalie et bien sûr la Syrie où les islamistes sont de plus en plus visibles... La liste des contacts s'allonge, les relents postcoloniaux se font plus précis. Le Bugue indique les noms des chefs d'État corrompus, sur lesquels on peut agir.

– Les armes, précise-t-il, passent soit par le Qatar, soit par la Biélorussie.

– Et l'attentat de Karachi, on en sait un peu plus ?

Sarkozy prend la parole :

– On sait que l'argent de sous-marins est remonté en France.

– Sans doute. Mais était-ce bien pour la campagne de Balladur ?

– Bien sûr. Mais il n'est pas le seul. L'entourage de Chirac en a profité aussi. Le dossier est entre les mains de Merxheim, à votre disposition. Il y a les noms, les comptes en banque, tout.

Les minutes tournent. Là-haut, les invités s'impatientent. La force nucléaire, les menaces de pénétration du commandement français, les attaques informatiques sur le système de l'Élysée, l'agressivité des Chinois, la taupe dans l'entourage de Poutine,

autant de sujet abordés succinctement. Il en va de même pour les fonds secrets, plus importants qu'on ne l'imagine. Puis, enfin, Le Bugue touche au sujet crucial. Il pose le doigt sur l'écran, fait glisser l'image, la carte de Beyrouth apparaît.

– Savez-vous, monsieur le Président, ce qu'est la cellule Delta ?

– Non, je l'avoue, général.

Sarkozy sourit. Il explique :

– C'est un commando de... disons... de nettoyeurs.

Le Bugue reprend :

– C'est une équipe chargée de ce qu'on appelle les « opérations homo », pour homicide. Des hommes et des femmes exceptionnels. Ils ne dépendent pas du ministère de la Défense, qui ignore leur existence. Ils n'ont qu'un seul chef, le Président de la République. Et que deux intermédiaires : moi-même et, en cas de défection, le colonel Merxheim. La cellule Delta se finance elle-même, n'a aucune existence officielle. En dehors des gens ici présents, un seul homme est dans la confiance : le patron de la DGSE. Mais il n'a aucun pouvoir sur les Delta. Il est juste mis au courant si nécessaire, pour que les agents sur le terrain ne se marchent pas sur les pieds mutuellement.

– C'est arrivé, dit Sarkozy.

– Espérons que ça n'arrivera plus, monsieur le Président.

François Hollande demande :

– Ils travaillent sur quoi, en ce moment, général ?

– Sur l'attentat qui a eu lieu à Roissy. Ils viennent de perdre un homme à Beyrouth.

– Et nous savons qui est à l'origine de cet attentat, général ?

– Oui. AQMI. Pour eux, l'ennemi, c'est la France.

– Bien sûr. Il y a des menaces précises ?

– Oui, monsieur le Président. Il y a deux attentats en préparation, peut-être plus. Douze missiles, récupérés dans les

arsenaux secrets de Kadhafi en Libye, se promènent dans la nature. Nous avons tout lieu de croire qu'ils sont en train de remonter vers la France. Et que deux ou trois d'entre eux vont prendre le chemin de Londres.

– Pourquoi Londres ?

– Les Jeux olympiques, monsieur le Président.

Tous demeurent silencieux.

Cyprien vient s'asseoir. Il se verse un verre d'eau, regarde François Hollande :

– Vous voulez que je m'en occupe, monsieur ?

– Oui. Faites ce qu'il faut. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

– J'en ai conscience, monsieur.

Sarkozy ajoute :

– C'est Tahir Yar Khan qui dirige l'opération, n'est-ce pas, général ?

– Probablement.

– Il aurait fallu...

Le Bugue éteint l'écran.

– Nous aurons des nouvelles très vite de cette opération. Le chef de Delta, nom de code JORDAN, rentre à Paris dans trois jours. Nous en saurons plus.

Les quatre hommes se lèvent. Sarkozy tend la main à son successeur :

– Je ne vous souhaite pas bonne chance.

Sans doute est-il sincère. Ils ouvrent la porte, et le lieutenant Merxheim tend à Sarkozy un dossier avec un fermoir en fer. L'ex-Président se tourne vers le nouveau, lui fait passer le dossier et, d'un ton désinvolte :

– Ah, j'avais presque oublié ! Voici les codes nucléaires.

À Beyrouth, Hichad vient de faire une touche. Il a piraté le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 4

Hichad est inquiet. Il regarde la fenêtre ouverte, les rideaux qui battent mollement, la plage, un peu plus loin. La vieille voisine est silencieuse. Les trois écrans clignotent devant lui. Il est sur la piste, il le sent. Il a piraté le serveur de la ville, puis a remonté la piste des *bots*. Ces petits agents logiciels, qui se comportent comme des humains, parcourent normalement le Web pour indexer les pages pour les moteurs de recherche, et compiler ainsi des méga-annuaires de données pour les bases. Mais il y a aussi des *bots* d'une autre race : les *wiki*, qui agissent comme des chiens truffiers et des valets. Ils simulent l'activité d'une vraie personne. Ils sont déjà plus compliqués, ces *bots*-là. Il reste enfin les *botnets*. Là, c'est carrément plus compliqué, et c'est le domaine d'excellence d'Hichad. Des groupes occultes, comme Dark Matter, situé en Russie, passent leur temps à infecter les ordinateurs du monde entier pour récupérer des informations et fabriquer des cartes de crédit frauduleuses. Les gars de Dark Matter, dont le premier chef se trouve en Écosse, le second en Argentine et le dernier en Ukraine, ne se connaissent que par le Web. Ils ne se sont jamais vus, mais discutent ensemble toute la journée, mettant au point des stratégies d'encercllement ou de pillage. Les polices informatiques des États-Unis, de Russie et de Chine sont sur leurs traces. Mais Dark Matter, comme jadis Mega-Upload, a toujours un temps d'avance. Et, en plus, jouit de l'extraterritorialité : les lois anti-piratage en Ukraine et en Argentine sont inexistantes. En Écosse, elles sont faibles. Les victimes – banques et individus – sont impuissantes. À peine une plainte a-t-elle été déposée à Rio

de Janeiro ou à Marseille que les circuits de Dark Matter ont changé, via des milliers de nouveaux *botnets*. C'est une course permanente, avec un but qui s'éloigne de plus en plus. Il n'y a qu'une solution : attaquer les pirates avec leurs propres armes. Ce qu'aucun État ne peut faire.

Du moins, officiellement.

Car Hichad a ses canaux : pour attaquer le serveur de Beyrouth, qui se ramifie sur toutes les banques, les autoroutes et les bâtiments publics, Hichad a activé des virus espions en passant par Twitter. Par l'intermédiaire d'utilisateurs qui ignorent tout des activités secrètes de leur ordinateur, il a inondé le Web libanais de petits robots informatiques qui ont cherché des portes d'entrée. Il a saisi des milliers de données, activé des programmes fantasmagoriques, et, en vingt-quatre heures, a réussi à pénétrer dans le système. Là, il a cherché les images du Crédit libanais. La caméra au-dessus du distributeur de billets a bien fonctionné : Hichad revoit Aymard en train de composer son code, sa surprise, les balles qui sifflent, l'impact. Il voit aussi la moto qui s'en va, avec les deux terroristes islamistes. Elle sort du champ, à droite. Hichad se reporte sur le plan Google de la ville. La rue suivante, c'est l'avenue de Verdun. Celle-ci comprend plusieurs caméras : celles de la Barclay's Bank, du ministère de l'Information, et une caméra privée au-dessus de la grille d'une résidence. Hichad entre dans les circuits. Il voit la moto passer devant la Barclay's, bifurquer vers l'avenue Picot. Il se raccorde sur la caméra du commissariat du coin de cette avenue. De rue en rue, ainsi, il parvient à suivre la Kawa. Celle-ci a ralenti. Hichad la perd dans le Badr Demachkieh, un boulevard en demi-cercle. Il cherche. Il agrandit le cercle de sa quête, sur la carte. Retrouvera-t-il la trace des deux assassins ? Ils se sont évaporés. Il passe des heures à examiner les images. Puis, enfin, la chance : il les repère dans l'entrée de la Lebanese

American University. Il agrandit l'image.

Les deux types s'arrêtent, calent la Kawa, descendent. Ils se sont débarrassés, en chemin, de l'Ingram. Le passager enlève son casque, et un visage jeune apparaît, souriant. Le tee-shirt brésilien fait de même. Les deux hommes se regardent, puis se dirigent vers le bâtiment. Chemin faisant, ils se joignent à un groupe d'étudiants. Hichad reprend dans le hall de l'université américaine. Visiblement, les deux types sont connus. Hichad zoome quand ils présentent une carte en entrant. Le grain de l'image ne lui permet pas de déchiffrer quoi que ce soit. Mais... Mais ce sont des étudiants ou des employés. Il suffit de pénétrer dans les données de l'université. Il date les images, les archive. Elles ont quarante-huit heures.

Hichad se dépêche. Pour une raison qu'il ne s'explique pas, il est angoissé. L'orage qui menace, sans doute. Les rideaux se mettent à flotter, le vent se lève.

De loin, Brésil voit la voiture de Vincent s'éloigner, dans un halo de poussière. Ses hommes sont morts, c'est le prix à payer. Il se relève, se dirige vers une maison, la kalach à la main. Le sang coule de son épaule. Il a besoin de se changer, de virer ce tee-shirt qui l'identifie facilement. Dans la maison qu'il aperçoit, en lisière de la ville, il trouvera certainement une djellaba, et, avec un peu de chance, un téléphone.

Il aperçoit une femme en train de couper des roses. C'est une propriété bourgeoise, avec des gazons et des terrasses. Au loin, les entrepôts de Ksara fument. L'incendie a tout détruit. Il s'approche de la femme, qui manifeste sa surprise :

- Excusez-moi, j'ai eu un accident. J'ai besoin d'aide.
- Ah, mais...
- J'ai juste besoin de téléphoner.
- Suivez-moi. Vous...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une excroissance moderne en plein milieu du désert. Des gratte-ciels miroir entaillent le ciel bleu, des avancées de béton tranchent la mer, des shopping malls succèdent aux shopping malls, avec des réclames de luxe dans tous les sens. Une chaleur de plomb écrase tout. L'endroit sent le sable, le vent du désert, la fumée des torchères de pétrole, et, surtout, l'argent.

C'est ici que tout se passe.

De Doha, on voit tout. L'attentat d'Islamabad a été télécommandé d'ici, par Idriss Ca Zohar, le chef de la mafia des ports au Pakistan. Les livraisons de gaz sarin venues de l'ex-URSS, destination Japon, ont été traitées ici. Les manipulations financières qui ont cassé la banque Lehmann Brothers ont débuté au Qatar. La vente frauduleuse des quotas carbone, en Chine, ont été initiées par des types de Singapour installés à Doha. Pas question que la vague islamiste vienne secouer toute cette architecture de corruption, de vénalité, de capitalisme douteux. Les fils du désert ont su faire leur conversion, avec talent. Ils ne dînent plus dans les dunes, sous la tente. S'ils le font, c'est avec un hélicoptère et une piscine modulable, dans une tente cinq étoiles, lors de mémorables chasses au faucon.

Iskandar descend du taxi climatisé. Il entre au *Four Seasons*, un bâtiment colossal sur la West Bay, où les suites possèdent des pianos à queue, où le spa s'étale sur trois étages, où sept restaurants se disputent le client, et où l'air climatisé est si frais qu'on a l'impression de respirer de la menthe. Un groom se saisit de ses bagages, car la blessure – guérie – d'Iskandar se fait encore sentir. Il garde une belle cicatrice signée Annie, mais rien d'autre. Il a eu de la chance : une balle de Barrett, ça ne pardonne pas.

– Votre suite est prête, monsieur Deh Dasht.

Dans l'ascenseur, le groom tente de faire la conversation.

– Vous êtes ici pour affaires, monsieur Deh Dasht ? Ou pour

les loisirs ?

– Affaires, jeune homme. Mais les loisirs restent possibles.

– Puis-je vous conseiller, monsieur ?

– Peut-être. Nous verrons. Quel est ton nom ?

– Dammam.

– Je me souviendrai de toi, Dammam.

– Je suis à votre service, monsieur.

Quand il prend possession de sa suite avec vue sur le golfe Persique, Iskandar décide de prendre un bain, un long bain. Il a deux bonnes heures avant son rendez-vous.

L'orage est passé. Déjà, les rues redeviennent sèches et poussiéreuses. Hichad s'est coulé dans la maison sûre.

Personne ne l'a vu, personne ne l'a suivi, il en est certain. Derrière les volets fermés, Annie ne l'a pas quitté du regard. Elle a entrouvert la porte, et Hichad s'est glissé furtivement. Ils se sont regardés, puis sont montés au premier étage, où un salon sommairement meublé permet de se reposer.

– Je suis content d'être arrivé, je te le dis, Annie.

– Je veux bien le croire. Il s'est passé quoi ? Tu veux une bière ?

– Bien fraîche, hein. Il s'est passé que j'étais carbonisé.

– T'as réussi à sauvegarder les données ?

– J'ai fait mieux. J'ai infesté leurs réseaux. Avec le virus Doom.

– Pas le Gauss ?

– Non, le virus Gauss, c'est un cadeau de mon ami David, le gars du Mossad. Je le garde pour les grandes occasions.

Elle s'assied dans un vieux fauteuil défoncé. Hichad se pose sur le canapé, la bière en main. Dans la demi-obscurité, la chaleur est moindre. Maintenant, ils doivent attendre Vincent. Hichad demande :

– Comment ça s’est passé, avec Aqal ?
– Bien et pas bien. Les deux.
– Tu peux être un peu plus précise, Annie ?
– C’était un piège, on s’y attendait. Ils ont tenté d’enlever Vincent, mais j’y ai mis bon ordre. À coups de Barrett. Ils ont compris assez vite. Ils ont même compris trop tard, pour certains. J’ai laissé quelques types raides. Ils ne referont pas le coup. Je les ai convaincus.

– Ton charme, sans doute.
– C’est ça, fous-toi de ma gueule. Oui, mon charme dumdum.

– Non, mais sérieusement, Annie ?
– Vincent s’en est tiré, il est dans la nature quelque part, avec une bonne femme.

– C’est qui ?
– Je ne sais pas. Une prise de guerre, peut-être. J’espère qu’il ne va pas tarder à arriver. L’ennui, c’est que le gars au tee-shirt brésilien, le type sur la Kawa qui a flingué Aymard, il était là. Il s’est échappé, lui.

– Justement...
Hichad raconte. Pendant des heures, il a fouillé le réseau Internet de Beyrouth. Finalement, en semant des *bots* dans tous les sens, il a retrouvé la trace des deux flingueurs d’Aymard.

– Tu ne me croiras jamais, Annie.
– Dis toujours.
– J’ai récupéré les vidéos de surveillance de la ville. Les deux gars ont traversé le quartier – je te dis pas comment ils conduisaient ! Des dingues ! Je les ai perdus du côté de l’avenue de Verdun, mais j’ai trouvé une pompe à essence reliée au système. Je les ai vus passer, et finalement, en cherchant bien, j’ai trouvé le système du centre-ville. Eh ben, les deux gaziers, ils ont débarqué, mine de rien, à l’université américaine de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et les détecteurs de fumée. Le spécialiste de la désalinisation se penche vers le miroir, se regarde de près.

Il enlève son nez.

Vincent ralentit. La vieille Honda Civic n'en peut plus. Malgré la qualité japonaise, elle n'est pas faite pour le désert, ni même pour le Moyen-Orient. Les Nippons l'ont conçue pour être une voiture. Les Libanais l'ont transformée en chambre à coucher, transport de volailles, minibus, restaurant occasionnel, voire voiture de course (quand les bombes pleuvent). C'est dans la cour d'une ferme que ce débris gisait. Pour quelques dollars, l'affaire a été faite. Le visage à moitié couvert par un turban, Vincent a assisté aux tractations entre le propriétaire et sa compagne de voyage. L'affaire a duré vingt minutes, avec thé à la menthe, bavardages rituels, invocations envers l'au-delà, plaintes sur la dureté des temps. Puis Vincent s'est mis au volant, et, cahin-caha, a repris la route. Les vingt kilomètres ont été franchis avec une lenteur éprouvante : se frayer un chemin parmi les réfugiés tient du gymkhana et du jeu de mikado. Des dizaines d'autres voitures, souvent chargées jusqu'à la gueule, se déplacent doucement. Au Liban, personne n'est pressé. Parfois, une valise tombe, un bébé a besoin de s'allaiter, un cheval s'arrête, une famille se pose pour déjeuner. Chacun son rythme, chacun sa vie. L'éternité continue, et continuera après nous.

À l'entrée de la ville, Vincent repère des militaires. Plus loin, des miliciens. Il décide d'abandonner le véhicule, et d'attendre la nuit. Celle-ci ne va pas tarder. Il cherche un endroit, repère une courette derrière un immeuble détruit. La Honda tousse, cale.

– Nous allons attendre ici, dit-il.

Il se tourne vers la banquette arrière, pour vérifier si personne ne les a suivis. À ce moment-là, on frappe à la vitre

côté conducteur. Un adolescent fait signe. Vincent, instinctivement, porte la main sur son mollet, hors de la vue du visiteur, pour atteindre le poignard. Il baisse la vitre, le gamin braque un Mauser de la dernière guerre. C'est comme un éclair : Vincent ouvre la porte, que le braqueur prend dans le ventre, sort en une fraction de seconde, balaie les jambes de son agresseur, pose le pied sur la main armée. Il se penche pour prendre le Mauser – belle arme, efficace et précise. Un dernier coup de pied dans la gorge rend l'agresseur aphone.

Vincent entend une voix de femme :

– Attention !

Il se retourne. Trois barbus sont là, armés de kalachnikovs. Poussiéreux, les yeux luisants, ils s'approchent en demi-cercle. Dans la tête de Vincent, les priorités sont claires : protéger la source d'abord. Simultanément, survivre. Il doit attirer l'attention sur lui. Il ne lâche pas le Mauser. L'un des barbus se met à crier :

– *Money ! Money !*

L'autre, à côté, s'avance. Il a baissé le canon de la kalach. Vincent recule, recule encore. Il bute contre un mur. Les trois types, prudents, avancent.

– *Gun, gun.*

On lui fait signe de poser le Mauser. Doucement, Vincent se baisse et lâche l'arme. Aussitôt, l'un des barbus se jette dessus. Vincent le stoppe net d'un kick direct dans l'entrejambe. Le barbu se casse en deux. Vincent suit d'un coup de poing direct dans la glotte. Le type est mort, la trachée artère écrasée. Vincent sait à qui il a affaire : de simples détrousseurs. Des bandits de grands chemins. Des voleurs qui scrutent la caravane des réfugiés et qui se servent. Dangereux, mais stupides. Stupides, mais sans doute efficaces.

Juste au moment où il va reprendre le Mauser, la crosse

d'une kalach le frappe sur la mâchoire. Il tombe à genoux. Un deuxième coup lui brouille la vue. Mais il voit, juste avant de s'évanouir, que sa compagne n'est plus là. Elle s'est échappée. « Mission accomplie, se dit-il. Enfin, presque ».

Puis il sombre dans le noir.

Aymard, allongé sur son lit, ouvre les yeux. La première chose qu'il voit, c'est du blanc. Il est dans un univers blanc. Il ne comprend pas. Il referme les yeux, tente d'organiser sa pensée. D'abord, la douleur. À mi-corps, une brûlure lui traverse le ventre. Il tente de lever sa main droite, mais la même brûlure lui carbonise l'épaule. Il veut crier, mais sa bouche est bloquée par un embout en plastique. Il tousse, s'étouffe, ne comprend pas. Il entend un signal sonore.

La porte de sa chambre s'ouvre en coup de vent. Deux infirmières se précipitent. L'une saisit l'embout dans la bouche d'Aymard, l'autre lui pose la main sur le front, en parlant. Son ton est calme, posé. Aymard saisit des bribes :

– ... Calme... Calme... ce n'est rien... Blessé... Hôpital... Il sent qu'on le pique dans le bras gauche. La nuit recommence.

Quand il se réveille, quelques heures plus tard, il reste tranquille ; quelque part, les mots de l'infirmière ont fait leur chemin. Il sait qu'il est dans un hôpital. C'est donc qu'il a été blessé. « Réfléchis, réfléchis, Aymard ». D'abord, premier réflexe, vérifier l'intégrité physique. Il parcourt mentalement son corps. Il a mal au ventre, mal à l'épaule, et peut-être mal à la cuisse, il n'en est pas sûr. Il se sent ankylosé, lourd. Sa bouche est pâteuse, sa tête lourde. « J'ai été amoché », pense-t-il.

Il remonte dans le temps. Où était-il ? Ah oui, il était à Beyrouth, avec Annie. Ils venaient de boire un café à l'hôtel... Voyons... L'hôtel... Le *Legend Hotel*, ah oui !... Il est sorti dans la rue, pour chercher de l'argent. Et puis quoi ? Et puis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

assis, la main sur un Colt KK IV chromé posé sur la table. Une arme qui en impose, et qui est faite pour ne pas passer inaperçue. Deux autres porte-flingues sont derrière lui, debout, les fusils d'assaut en bandoulière.

Vincent évalue le volume de la pièce : c'est étroit, en cas de bagarre, tous ces types vont se gêner les uns les autres. Si l'un tire une rafale, il va scier ses frères d'armes. Tous ces hommes sont, en gros, en cercle devant lui.

Sa première idée : il faut sortir du cercle. De préférence, par le point le plus faible. Deux hommes derrière, quatre devant. Attendons.

Le chef des rançonneurs prend la parole :

– *Kafir, you have money !*

Vincent n'a pas le temps de dire :

– *No.*

Il est déjà frappé. Il tombe, s'agrippe à la table, se relève. Il titube :

– *Fuck you !*

On le frappe à nouveau. Il tombe. Il lance :

– *Fuck you Allah !*

Les coups pleuvent. Coups de crosse en pagaille. Il saigne de la tête, sent qu'une côte vient de se fêler, se protège du mieux qu'il peut. Son but est atteint : il veut leur faire croire qu'ils sont les maîtres. Il feint de s'évanouir. Dans sa main, le clou rouillé.

Il entend la voix du chef, en arabe :

– Le chien est évanoui. Il ne nous sert à rien. Prenez-le.

– Combien en veux-tu ?

– Un million de dollars.

– Il ne vaut pas la poussière de mes souliers.

– C'est un Blanc. Il avait une arme. Il vaut.

– Pas aux yeux du Tout-Puissant, qui nous tient en sa sainte

garde.

Ils discutent. Sans doute ont-ils commencé bien avant. La discussion est chaude. Le prix baisse. Les gardes du corps se mêlent à la discussion, et boivent du raki. Le type en parka cogne la table avec la crosse de son Colt.

– Tu ne peux pas nous demander autant d’argent, Frère. Tu sais que notre djihad est aussi simple que le sable du désert, ou le vent dans les dunes. Tu sais que notre combat est juste.

– Je m’adresserai aux guerriers du Sabre d’Allah, Frère. Eux, ils ne discutent pas.

– Non. Ils ont fait preuve d’immodestie. Ils se croient plus forts, plus méritants que les autres groupes, qui ont autant de martyrs. Le Sabre d’Allah vise à la domination, nous, nous visons à la justice. Le Prophète réproouve le péché d’orgueil. La paix d’islam est à ce prix.

– Le rameau d’olivier doit être notre guide, certes, Frère Chérif. Mais vous n’êtes pas au-dessus du Sabre d’Allah.

– Nous ne sommes au-dessus de personne. Nous sommes là pour veiller à ce que le djihad ne soit confisqué par personne. Le groupe d’Iskandar Bubiyan est devenu gênant. Les infidèles sont sur sa trace. Les jours du Sabre sont comptés. Ton otage, nous ne savons pas qui il est, mais il peut nous servir dans ce juste combat.

– Qui êtes-vous ?

– Nous nous sommes choisis un nom de justice : le Cimeterre du Paradis.

– Le Cimeterre ? Je crains que ce nom soit au-delà de ta réputation, mon Frère. Devant le Sabre d’Allah, tu n’es rien. Et si tu ne paies pas, j’irai trouver nos amis du Hezbollah. Ou, comme je te l’ai dit, les soldats de Dieu du Sabre d’Allah. Je veux cinq cent mille dollars, pas moins.

– C’est trop cher. Nous sommes les pauvres parmi les

pauvres. Nous ne nous battons pas pour les richesses terrestres, mais pour le Paradis à l'ombre du Prophète.

– Cinq cent mille dollars, c'est donné pour un otage de cette qualité.

– Il faut que j'en réfère à mon chef, le calife Omar. Mais je sais qu'il ne sera pas d'accord. Baisse ton prix, Frère.

– C'est mon prix définitif.

– Au nom d'Allah le Très-Haut, je te paie.

Vincent entend un coup de feu. Le chef des pillards s'écroule. En même temps, Vincent prend appui sur la table, balaie d'un coup de pied les deux gardes du corps derrière lui, et bascule la table. Le type en parka, déséquilibré, cherche à rétablir la visée de son Colt. Vincent lui plante le clou rouillé dans l'œil, pivote derrière, sort du cercle. Maintenant, tous ses assaillants sont devant lui. Il est derrière l'un des barbus, pivote la kalach du gars qui la garde en bandoulière, la pointe vers la pièce et tire une rafale. C'est terminé.

Il se penche sur le cadavre de Chérif, prend son Colt et son portable, fait une photo de chacun des allongés. L'édenté est encore vivant. Il geint.

Vincent lui loge deux balles dans le cœur et, au moment où le corps bascule en avant, une balle dans la tête, Vincent récupère son keffieh.

Une minute plus tard, il est dehors. C'est la nuit. Il se met en route.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans le véhicule. Sur le point de les rejoindre, Vincent se tourne vers José :

– Merci.

– De rien. Bonne route !

– Allez, on y va.

– Vincent, euh...

– Ouais ?

– Je vais te faire une fleur. Juste pour le stage guérilla ... oui José, tu as été mon instructeur à Perpignan, tu m'as formé à la guerre clandestine.

– Dis.

– On nous a demandé de te protéger, O.K. Mais, aussi, en douce, de te surveiller. Je sais pas pourquoi, mais fais gaffe. Tes arrières ne sont pas assurés. Je t'ai rien dit. Casse-toi.

Vincent fait un petit salut, enjambe le cadavre du barbu, et s'évanouit dans la nuit. Les autres le suivent. « Lebania s'est parfumée au jasmin », note-t-il.

CHAPITRE 9

La porte, littéralement, explose. Quatre hommes et une femme entrent dans la luxueuse suite du *Four Seasons*. Un cinquième homme suit. À sa grande surprise, Boss Yammoune reconnaît vaguement J.J. Marric, l'expert en désalinisation. Les intrus progressent tout de suite en éventail. Les gardes du corps de Boss Yammoune relèvent leurs armes. Un type colossal tombe, fauché par une rafale. Un grand Black porte la main à sa veste. Son visage se transforme en purée. Dans la pièce adjacente, quatre hommes de main regardent la télé. Deux se jettent à terre. Deux sont immédiatement tués.

Boss Yammoune, assis sur un canapé immense, est pris au dépourvu. Devant lui, trois hommes d'affaires barbus sont pris de panique. Sur un fauteuil, Iskandar cherche du regard une voie de fuite. Mais comment faire, quand on est au vingt-cinquième étage ? Il va jouer son rôle de businessman en costume Armani, on verra bien ce qui en sortira. Il reconnaît, dans ses assaillants, les quatre conférenciers du Business Center. Et la femme, c'est celle qui lisait le *Wall Street Journal*, avec son foulard Hermès. Iskandar n'a rien vu venir.

Pourtant, tout avait bien commencé : il s'agissait des modalités de livraison et de paiement des missiles provenant du stock de Kadhafi. Plusieurs SA-7 sont déjà partis de Libye à destination de Marseille, et d'autres missiles, passés par la Tunisie et Malte, sont aux mains des Frères, quelque part à Biarritz. La France va payer son passé colonial. La haine est au centre de cette réunion. La haine, mais aussi l'argent.

Sur la table basse, l'un des assaillants rafle les manifestes de

bateaux concernés. Au moment où il se penche, l'un des vendeurs tente un geste. La femme lui loge une balle dans la tête.

Silence presque total : les armes sont équipées de réducteurs de son. Le sang est immédiatement absorbé par une moquette épaisse.

Les assaillants vont vite : tandis que J.J. Marric tient Boss Yammoune en joue, les autres ouvrent les portes, vérifient s'il y a quelqu'un, examinent les plafonds et les placards. Dans la chambre à coucher, deux femmes nues, des blondes sculpturales, se mettent à hurler. Elles ne hurlent pas longtemps. Finalement, tous se regroupent dans le salon. Quatre occupants de la suite sont restés vivants : deux barbus, Iskandar et Yammoune. Ils ont six armes qui sont dirigées sur eux. Yammoune, les mains posées sur son ventre imposant, est visiblement inquiet :

– Vous voulez quoi ?

L'un des intrus, silencieux, se tourne vers J.J. Marric, et désigne les caméras situées dans les détecteurs de fumée.

– Je sais, dit ce dernier.

Sur un signal, deux attaquants se mettent au travail. Boss Yammoune est soulevé, une cagoule est placée sur sa tête, du chatterton enveloppe la cagoule, ses mains sont entravées par des liens en serflex. L'un des deux barbus essaie de se jeter sur la femme. Peine perdue : il est abattu avant d'avoir fait un pas, et son Frère aussi. Les deux cadavres tombent à la renverse sur le canapé, la bouche ouverte. L'un des barbus a un œil grand comme une soucoupe. La balle à fragmentation a fait du dégât.

Yammoune est poussé vers la sortie, manu militari. Un type lui glisse à l'oreille :

– Direction Tel-Aviv, mon pote.

« C'est donc le Mossad ? se demande Iskandar. L'ennemi total, le cancer de la société ? » Il regarde J.J. Marric, qui reste

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aymard, je crois ?

– Il se remet doucement. C'est lent, mais c'est encourageant.

Les deux hommes se séparent d'une poignée de mains. Cyprien Saint-Lys remonte dans sa voiture, où l'attend Hector son fidèle chauffeur. Dans la rue, il regarde par la fenêtre la circulation, dense du côté de la Madeleine.

– Quel bordel ! murmure-t-il.

Dans le container n° 286 du port de Tripoli, la cellule Delta est au complet. Sur deux côtés, des milliers de containers venus de Hong Kong et d'Australie se côtoient : cigarettes, pièces détachées, voitures neuves, il y a de tout. La surface de stockage des containers couvre près de trente hectares. C'est comme une jungle. Des ponts de transbordement, des grues, des tracteurs, attendent sagement, dans la nuit, que toutes ces marchandises soient embarquées sur des barges à fond plat, pour traverser la Méditerranée. Les services de douane patrouillent dans la zone, mais comment surveiller une surface aussi importante ? Comment tout contrôler ?

C'est la raison pour laquelle les Delta ont imaginé une cache sûre. L'un des containers a été pourvu d'un éclairage intérieur, de provisions de bouche et d'armes. Il y a aussi un ordinateur qu'Hichad n'a pas encore allumé. Annie, elle, nettoie son Glock. Vincent, à peine arrivé, observe le silence. Lebania, assise par terre, ne dit rien. Vincent, à voix basse :

– Tout va bien ?

Annie hoche la tête. Hichad dit :

– Oui.

– Bien. Nous sommes repérés, nous le savons. On s'exfiltre. On étoffe les effectifs, et on repart. Hichad, branche le détecteur son.

Hichad allume l'ordinateur. Au bout d'une minute :

– Voilà. Si qui que ce soit approche de la zone, on le saura.
– O.K. Annie, tu te charges d'assurer la sécurité du transit vers le point d'exfiltration.

– C'est où ?

– À Tajoura. Vingt-cinq kilomètres d'ici. Un Transall vient nous chercher.

– Tajoura ? Je connais. Je m'en occupe. J'ai combien de temps ?

– Quatre heures.

– Bien, j'y vais, j'ai le temps pour la reco et préparé le « pick-up », on se retrouve sur place une heure avant pour le balisage.

Elle se glisse dehors, et disparaît dans la nuit. Vincent s'adresse à Hichad :

– Tu es sûr que tu ne peux pas être repéré ?

– Sûr.

– Bon, alors, on commence.

Le débriefing de Lebania va durer trois heures.

Hichad a eu l'horaire du posé qu'il transmet à Annie. L'avion se présentera à 3 h 02, donc entre 3 heures et 3 h 03 un Transall est susceptible de se poser. Cette fois les Delta ont un vrai lot de marquage comme pendant le stage des opérations aériennes clandestines. Annie et Hichad vont former la base de « L » et Lebania sera une équipière et formera le sommet de la lettre. Ils disposeront de lampes torches qui seront allumées avant l'heure « H » et Vincent enverra la lettre d'authentification par signaux morses à l'aide d'une autre lampe blanche. La lettre d'authentification des Delta qui est la lettre « V » en morse.

La zone est désertique, la reconnaissance s'est parfaitement déroulée et l'équipe Delta est prête pour l'exfiltration. Vincent a toujours cette excitation lors d'une opération aérienne clandestine et pourtant il en a fait des centaines partout dans le

monde avant d'être un Delta. À 3 heures une masse caractéristique et chère à tous les parachutistes arrive dans la nuit. Pas de bruit, pas de lumière, l'oiseau pose les roues juste après la base du « L » formé par Annie et Hichad et vient faire demitour devant Vincent. La tranche arrière s'ouvre, toujours pas de lumière, on peut juste distinguer l'ombre du mécanicien de soute qui actionne la tranche arrière. Vincent et Lebania embarquent. Le Transall rejoint les deux autres Delta qui sautent dans la carlingue au moment du demi-tour, le pilote met les gaz, moins de 4 minutes sur la zone. « Belle prestation ! » se dit Vincent en allant dans le cockpit pour voir le pilote qui est aux commandes. Vincent salue Charpi au moment où les roues quittent la planète.

Avant l'aube, les trois Delta, avec leur passagère, seront exfiltrés.

Demain, la France.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

remplace.

– Bien, bien. Tu as une action en cours, n'est-ce pas ?

– Oui. Nous sommes acharnés à la destruction de la cellule Delta, le bras armé de l'infidèle. Nous sommes près du but.

– Tu as des informations précises ?

– J'ai une source, oui.

– Bien placée ?

– Bien placée.

Tahir Yar Khan se penche sur la fontaine. Il regarde l'eau qui cascade sur les moulures et les sculptures. Puis il se tourne vers les autres, et chercha du regard Al-Zatari. Celui-ci, dont le visage mettait mal à l'aise ses interlocuteurs, se précipita auprès du cheik.

– Je suis à tes ordres, Tahir Yar Khan.

– Je connais ton dévouement. Tu connais Iskandar, n'est-ce pas ?

– De nom. Nous nous sommes croisés. Je sais que le Sabre d'Allah sème la terreur au cœur de l'ennemi.

– Regarde-le bien, mon fils. Souviens-toi de ses traits. Iskandar, tu te souviendras du visage d'Al-Zatari, dont la moitié a été arrachée par un ennemi rapace ?

– Je m'en souviendrai.

– Bien. Tu peux aller, maintenant. Que Dieu soit avec toi !

– Que Dieu soit avec toi !

Juste avant de quitter la cour, Iskandar sent la main du vieil homme l'agripper par le poignet. Tahir Yar Khan lui murmure :

– Tu n'es pas seulement sous l'œil de Dieu, mais aussi sous le regard de celui qui nous dirige.

– Mais... Ben-Laden est mort, Tahir.

– Peut-être pas. Il ne faut pas se fier aux apparences des Roumis, Iskandar. Souviens-toi de cela.

– Je...

– Pars, maintenant.

Iskandar sort dans la rue. Il a l'impression d'être ivre, sans avoir bu. Il a une mission, bien précise, double : tuer les Delta, frapper la France au cœur. Son informateur lui a déjà indiqué que le prochain point de chute du chef de la cellule Delta est la Turquie. Il monte dans une vieille voiture, et disparaît dans les rues de Damas. Mais pourquoi a-t-il le sentiment que quelque chose le met mal à l'aise ? Il a l'impression d'être sur un sol mouvant.

Tahir Yar Khan l'observe depuis une fenêtre. À peine a-t-il constaté qu'Iskandar a tourné le coin qu'il se tourne vers Al-Zatari :

– Tu sais ce que je sais, n'est-ce pas ?

– Oui, cheik. Cet homme est un traître.

– Comment le sais-tu ?

– Par Boss Yammoune. Celui-ci s'est échappé des griffes de ses ennemis du Mossad. Il a fait savoir que tous les contacts étaient morts au Qatar. Mais les Juifs en ont épargné un.

– Qui ?

– Iskandar.

– Celui qui parle la langue de l'ennemi doit avoir la langue coupée.

– Je m'en charge, Tahir. C'est comme s'il était mort. Quand l'information parviendra à David Shaleim, à Tel-Aviv, le lendemain, grâce à l'un des informateurs de cette réunion secrète, celui-ci ouvrira une bouteille de champagne avec ses hommes. Le piège s'est refermé sur Iskandar. L'attaque du *Four Seasons* n'avait pas d'autre but. Les loups vont se dévorer entre eux.

Désormais, Iskandar est un homme traqué.

Dans la rue, Ted Schaller ne s'attarde guère. C'est un

homme d'action, il en a le profil, le mental, mais pas l'apparence. Avec ses longs cheveux blonds, il pourrait passer pour un surfeur ayant passé l'âge de traîner sur les plages. Les années passées dans l'armée et à la DGSE l'ont endurci. Les opérations « Homos » – homicides – lui ont inculqué le sens de la discipline et le goût de la précision. Il aime les tactiques précises, les rendez-vous respectés, la parole donnée. Ce qu'il déteste, c'est la bureaucratie. Les papiers, c'est la peste. Il s'en accommode, mais mal.

Parvenu au boulevard Beaumarchais, près de chez lui, il jette un coup d'œil sur la colonne de la Bastille, vérifie dans une vitrine qu'il n'est pas suivi – c'est juste une habitude – et se remémore sa légende : il est attaché de presse auprès de la chambre des métiers de l'artisanat, il se nomme Michel Arromanches, il est d'origine normande, son père était pâtissier à Caen. Il a jadis un peu trafiqué dans la revente de shit, avant de se ranger. Tous ces renseignements – faux – sont vérifiables. La légende a été solidement bâtie.

Sa dernière mission, en Haïti, lui a laissé un goût amer. Il a été l'un des hommes qui ont été chargés d'escorter le Président Aristide vers un avion en partance pour l'Afrique du Sud. Des mercenaires américains de Blackwater étaient là aussi. Le coup d'État a ainsi reçu l'aval de la France, ce que Dominique de Villepin, Premier ministre, a toujours démenti. Schaller s'est senti humilié : servir de baby-sitter à un homme politique aussi inoffensif lui a semblé une dégradation de sa mission. Il est là pour agir contre des ennemis de la France, pas pour participer à un coup tordu au service des Américains. Même si, depuis, de l'eau a coulé sous les ponts, il lui reste une insatisfaction. Il a envie de bouger, de flinguer ces salauds d'islamistes.

Une camionnette noire tourne l'angle de la rue du Chemin-Vert. Une fois à la hauteur de Ted, elle s'arrête sèchement. Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déjà, quand Vincent lui allonge un coup de pied sous l'aisselle. Mais pas assez fort. Le type titube, Vincent est déjà sur lui, les deux pouces sur les yeux. Il sent qu'un globe oculaire cède. Le type hurle. L'autre, avec le coude cassé, sort son Glock de la main gauche. Vincent lui fait la faveur de l'en débarrasser d'un coup de pied, et, direct, lui envoie la paume de sa main sur la base du nez. Le cartilage cède, l'os propre – Vincent a appris ça en anatomie – se brise en éclats, qui remontent vers l'os frontal et lacèrent les sinus, détruisent le canal ethmoïdal. Le liquide cérébro-spinal commence à se déverser. Les dégâts sont irréversibles.

Vincent saisit le Glock, prend le chargeur de rechange dans la poche du type, ainsi que son portable, se précipite vers la sortie. Lebania a disparu. Il la retrouvera. Il est dans la zone de livraison. Il aperçoit un camion Fedex, monte dans la cabine, saisit la casquette sur le siège, démarre. Tout en conduisant, il appuie sur les messages du portable. Un nom apparaît : Edward Mullen. Le patron de War Wing. Vincent écoute le message :

« Feu vert. La cible débarque à Atatürk. Provenance : Paris. À neutraliser. Par tous les moyens. »

Il jette le téléphone par la fenêtre, se concentre sur la route. Il a maintenant deux ennemis : le Sabre d'Allah et War Wing. Il cherche des yeux Lebania, ne la voit pas. Puis il repère une camionnette noire, des silhouettes, près du tarmac. Une femme semble se débattre. Les hommes la jettent dans le véhicule. Mais impossible de lui porter secours, tout de suite. La première préoccupation, c'est de rester vivant.

Il va falloir y penser.

Une BMW, derrière lui, se rapproche. Il pensera plus tard. Là, le problème est immédiat.

Annie, avant de partir en Afrique, a décidé de voir Aymard.

Elle l'a appelé sur son portable, pour prévenir. Quand elle arrive à l'hôpital, tout semble en ordre. Les deux vigiles en poste à chaque bout du couloir la laissent passer après vérification. L'endroit sent le formol et la naphthaline. Des femmes en blouses blanches s'empressent auprès des malades, et quelques journaux traînent sur des fauteuils épars. Elle arrive à la chambre d'Aymard, frappe, entre.

La première chose qu'elle enregistre, c'est l'allure de son compagnon de combat : il est allongé, émacié, les yeux enfoncés dans les orbites, les lèvres terreuses. Des fils l'encadrent dans tous les sens. Elle pensait que, le temps aidant, il allait se remettre vite, mais ce n'est pas le cas. Elle essaie de cacher sa déception.

Aymard bouge sa main gauche, et l'oreiller monte : il y a une commande électrique. En quelques secondes, il parvient à une position semi-assise. Il sourit faiblement :

– Salut, Annie.

– Salut, Aymard.

La voix du convalescent est faible, éraillée.

– Tu vas comment ?

– Oh ben, formidable ! J'ai été danser hier soir.

– Déconne pas.

– Ils me disent que j'en ai pour quelques mois. Ils m'ont enlevé des trucs, ont rajouté des pièces, puis y aura de la rééduque, et...

Il tousse. Elle lui tend un verre d'eau, s'assied.

– Garde tes forces, Aymard. C'est moi qui vais causer.

– Comme d'hab. Je te disais toujours de fermer ta gueule, mais là, c'est le contraire.

– Je vais te donner les news. D'abord, tout va bien : le nouveau Président fait pas de vagues, on le trouve même un peu mou, mais il est moins chiant que l'ancien. Ça, c'est la première

nouvelle. La deuxième, c'est qu'on a recruté.

– Des nouveaux ?

– Des noms que tu connais. Ted Schaller...

– Un bon gars, ouais.

– ... et Stéphanie Botton.

– La fille du CPIS ?

– Ouais. Elle est top.

– Elle est canon, si je me souviens bien ?

– Te fais pas d'illusion, Aymard. T'es pas en situation. Ouais, elle est top. Tiens, à propos, le gars qui t'a flingué, Mobarak el-Kadeer, on l'a suicidé. Quant à son coéquipier, on l'a identifié : Iskandar Deh Dasht, sans doute un faux nom. On l'a repéré au Qatar, puis il a filé. On sait pas où il est. Ceci dit, t'inquiète, on va le pourrir.

– Comment ça tourne, maintenant ?

– Ben, comme d'hab. Hichad va à Marseille, moi avec Ted, on se tire en Afrique, Vincent est en Turquie avec une nana qu'il a récupérée au Liban. J'ai l'impression qu'elle lui plaît bien. L'ennui, c'est qu'on a une fuite.

– Je sais, je sais.

– On bosse dessus.

Elle se lève, pour regarder par la fenêtre. Des ambulances arrivent, repartent. Des infirmiers apportent des brancards. Des médecins se penchent. Des familles visitent. Le train-train habituel de l'hôpital. On doit s'ennuyer, ici.

– Tu t'emmerdes pas trop, ici, Aymard ?

– Ben si. Je regarde la télé, mais c'est con.

– Tu veux que je t'apporte des patrons de tricot ?

– Ta gueule, Annie.

– Non, sérieusement. Tu pourrais faire du macramé.

– Je t'en foutrais, du macramé, Annie.

Un silence s'installe. Annie ne sait pas bien dire les choses,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plein nord. Il sait que, dans une dizaine de kilomètres, il va tomber sur la plus grande route de Turquie, est-ouest, l'Avrupa Otoyolou qui mène d'un côté à Ankara, de l'autre, vers la Bulgarie et la Grèce. Quand il parviendra au nœud autoroutier, avec des bretelles particulièrement compliquées, des embranchements inattendus, des jonctions bizarres, il sait qu'il aura sa chance. Mais il faut tenir jusque-là. De plus, il ne sait pas ce qu'est devenue Lebania. A-t-elle été enlevée ?

Il dépasse un break familial en faisant hurler ses pneus. Le type klaxonne, mais peu importe. La BMW, derrière, remonte. Quatre hommes, dedans. Trois d'entre eux ont des armes de poing, des Sig Sauer P226 R Elite, à première vue, aisément reconnaissables à leur petite « queue de rat » au-dessus de la crosse. Calibre 9 mm, poids 34 onces, capacité 15 balles et une dans le canon. Des armes de pro. Vincent serre sur la gauche, dans la voie la plus rapide. La BMW remonte à sa droite, un bus l'empêche de doubler, Vincent balance le véhicule à droite après le bus, laisse la BMW remonter à sa hauteur, voit l'un des hommes, à l'arrière, sortir son bras avec un flingue. La première balle s'écrase sur la portière, le tireur n'a pas le temps d'en tirer une seconde. Vincent freine brusquement, le bus derrière lui pile, provoquant une série de crissements et de cris. C'est une réaction en chaîne. La BMW, du coup, dépasse le camion de Vincent, et se rabat devant lui. La position des deux tireurs, à l'arrière, est inconfortable. Le temps qu'ils ajustent leur tir, Vincent accélère. Il se colle contre le pare-choc de la BMW, et pousse. La voiture part en crabe, les pneus fument, le conducteur essaie de résister. Mais peine perdue : la voiture part en tête-à-queue, et se retrouve avec le capot face à Vincent. Il accélère encore. La BMW passe en marche arrière, puis le chauffeur manœuvre pour pivoter sur place. Une balle éclate le pare-brise du camion UPS, et, juste au moment où la BMW commence à

pivoter en un nouveau tête-à-queue, Vincent redonne un coup d'accélérateur. La voiture part en toupie, rebondit sur le rail de sécurité, s'immobilise. Vincent est déjà cinquante mètres plus loin. Il regarde autour de lui. Sur le fauteuil du passager du camion, deux paquets, visiblement recommandés. Quelque chose de précieux ? Aucune idée. Chaque paquet fait la taille de quatre boîtes à chaussures.

La BMW remonte. Elle est cabossée, certes, mais elle roule. Et elle roule plus vite que le camion Fedex. Vincent passe d'une voie à l'autre, zigzague, barre le passage. Des coups de feu éclatent. Pourvu qu'ils ne visent pas les pneus ! Il faut trouver une idée, et vite. Vincent double une bétonnière, puis un porte-voitures qui livre huit Twingo. Il fait une queue de poisson, sent que le véhicule, derrière lui, tangue, espère que les Twingo vont se déverser sur la route, mais non. La BMW se colle contre son flanc gauche. Vincent resserre l'espace entre les deux véhicules, pour ne pas laisser de place pour la visée des Sig Sauer. Puis il se décolle rapidement. L'un des paquets, à côté de lui, tombe et se déchire : des boutons en cristal, taillés en diamants, sans doute destinés à l'une des grandes manufactures de vêtements de Yukan Dudulu. La BMW se place sur la file de gauche, de nouveau, remonte. Vincent voit le visage du conducteur. Cheveux courts, veste noire, lunettes de soleil enveloppantes. C'est un gars de War Wing, il en donnerait sa main à couper. Au moment où la voiture est en bonne position, Vincent coupe trois voies vers la gauche, et plonge dans une voie de secours qui sort de l'autoroute. De loin, il voit le nœud autoroutier de la 01-02, qui ressemble à un plat de spaghetti.

Il est dans un quartier populaire. Il voit la BMW, sur l'autoroute, piler, et repartir en marche arrière malgré la circulation. En une seconde, les poursuivants se sont engagés dans la voie de secours. Mais Vincent a gagné quelques précieux

mètres. Il fonce dans des rues populeuses, klaxonne, renverse des étals, tente d'éviter des charrettes, passe dans un amoncellement de cageots, repère une place. La BMW est à trente mètres derrière lui. Quand il arrive sur la place, il jette les deux paquets qui explosent. Les boutons de cristal se déversent sur le pavé, en une pluie de diamants. Les gens se précipitent. Le temps qu'ils s'aperçoivent de leur erreur, Vincent sera loin. Il voit, dans le rétro, la bousculade. La BMW klaxonne. Peine perdue. Vincent perd ses poursuivants de vue, remonte vers l'autoroute, se glisse dans la circulation, joue habilement dans les embranchements multiples. Cinq minutes plus tard, il traverse le pont Galata. À sa gauche, la mer de Marmara. À sa droite, la mer Noire, invisible. Il gare son véhicule – mal en point – dans une petite rue et s'engage à pied dans le dédale du Grand Bazar. Bien malin qui pourra le suivre là : c'est un labyrinthe de cinquante-huit rues et de quatre mille boutiques. Il se dirige vers le Bedesten, le marché aux puces. La vaisselle, les bijoux, les parures, les armes anciennes, les pièces de monnaie, les châles, tout s'entasse en montagne bariolées, et les touristes déambulent, sacs à la main. « Bienvenue aux gars de War Wing ! » pense Vincent. Il les verra de loin.

Mais, pour l'instant, il les a semés. Il ne lui reste plus qu'à retrouver Lebania. Il a une petite idée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sagmalcilar, elle s'allonge, épuisée. Elle s'endort aussitôt.

Au petit matin, ils font l'amour.

Iskandar apprend que deux missiles sont arrivés à Paris. Le rendez-vous de Kidal sera triomphal, pour lui. Ce sera sa revanche sur tous ceux qui ont douté.

CHAPITRE 14

Annie et Ted débarquent. Dès le premier pas dehors, la chaleur les cogne. Ville plate, Bamako s'étale sur des kilomètres, entre le Niger paresseux et la forêt de Kolouba. L'avion militaire qui les a déposés fait immédiatement demi-tour, et décolle sans même demander quoi que ce soit à la tour de contrôle. Annie est sur ses gardes :

– Dis donc, tu sais quoi, Ted ?

– Vas-y.

– Le Niger, autrefois, ça s'appelait « Le Fleuve de Sang ».

– Ouais, bon, on va essayer de rester dans la tradition.

Ils s'engouffrent dans une voiture louée à l'avance. Les maisons se succèdent de façon répétitive : toits en tôle, fenêtres poussiéreuses, foule bigarrée. Ils passent par le quartier de Boukassoumbougou, où des dizaines de voitures forment des grumeaux impossibles à dépasser. La climatisation de leur Toyota ne fonctionne pas, c'est donc les fenêtres ouvertes qu'ils roulent. Les odeurs de fumée, les bouffées de chaleur, les échappements des transports collectifs les agressent. Le pont de Badalabougou, récemment achevé, immense ouvrage d'art enjambant le Niger, est censé désengorger la ville : rien à faire. Petits marchands, vieilles carrioles, femmes assises, rien de fonctionne comme prévu. Ils font un détour par le marché Rose, gigantesque agglomérat d'étals, de boutiques, de pyramides de tissus et de fruits. Tout autour, écoles coraniques et mosquées se succèdent.

– On est super visibles, ici.

– Ouais, mais on va s'évaporer, Ted.

Ils arrivent devant une petite maison avec une courette, dans une rue calme. Annie gare la voiture dans un garage en tôle, puis sort pour rencontrer les honorables correspondants. Ceux-ci sont installés dans une pièce en pisé, teinte en rose. Ici, la chaleur est moindre : tout a été organisé pour fabriquer des courants d'air. Il y a là un Noir, un grand type avec des tresses, qui leur sourit : c'est Dioula. L'autre est un métis au visage fripé, en short et en chapeau de brousse : Brunner. Le premier est malien, le second allemand. Ce sont les chevilles ouvrières du coin, pour la cellule Delta. Annie, qui est déjà venue, sait à quel point la coopération de ces hommes est nécessaire : sans eux, la survie risque d'être très difficile. Elle pose son sac à dos, où elle a emporté ses armes de poing. Ted la suit, avec un gros sac de toile à la main, qui, visiblement, pèse une tonne.

Dioula se tourne vers eux :

– Bien voyagé ?

– Ouais, pas mal. Le film était merdeux, dit Annie.

– Je savais pas que l'armée française projetait des films dans ses Transall.

– Dans les C-160 ? Tu rigoles, y a du whisky, des fauteuils en cuir, un jacuzzi et des masseurs. Le pied. L'armée française a bien changé, Dioula. Faut te mettre à la page. L'État-Major se bouge. Maintenant, c'est luxe et volupté. Cinq étoiles, menu gourmet. Le *Ritz*, à côté, c'est des traîne-savates.

Brunner remonte son chapeau. Il est resté assis, devant une bouteille de Castel, la bière du Cameroun. Il demande :

– C'est Le Bugue qui a aménagé tout ça ? C'est un bon chef d'État-Major, ça. On aurait eu ça au Rwanda, on se serait mieux démerdés.

Malgré les années, son accent allemand reste prononcé. Brunner est un mercenaire à l'ancienne : solide, fidèle, sans états d'âme. Buter un homme ne lui a jamais posé de problème.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

caméras de surveillance, Hichad se demande si c'est bien le moment. Les derniers messages interceptés sur le réseau de Dark Matter font état d'une menace voilée, d'un « cigare » en route, d'une date lointaine. Leur intervention n'est-elle pas prématurée ? D'un autre côté, l'ensemble de l'opération MANGOUSTE, désormais, repose sur les infos qu'ils vont essayer de dénicher : où sont les missiles, quelles fréquences sont utilisées par les terroristes, quel est leur lieu de stockage ?

Il entend Stéphanie :

– Fais gaffe. On arrive.

Le quartier semble n'avoir jamais été fini. Des pavillons écaillés succèdent à des barres de HLM, les rues portent encore des noms charmants – chemin des Jonquilles, rue du Frais-Vallon, parc des Glycines – mais l'endroit ne l'est guère. On peut imaginer qu'il y a cinquante ans, c'était une campagne avenante, sur les hauteurs. C'est devenu un lieu battu par un vent de poussière, balaféré par des câbles pendants, défiguré par des parkings d'une rare laideur. Dans l'avenue des Olives, il n'y plus un seul olivier depuis belle lurette. Stéphanie ralentit. Du menton, elle désigne des types à casquette retournée qui montent la garde, les mains dans les poches. Elle roule doucement, les types lui font signe, elle passe. Un peu plus loin, deuxième contrôle : trois gars se mettent en travers de la route. Même profil : tee-shirts trop grands, rictus obligatoire, bandana sur la tête. Elle s'arrête :

– Tu vas où ?

– Chez ma copine.

– C'est qui, ta copine ?

– Rita.

– Rita qui ?

– Juste Rita.

– Elle habite où ?

– Bloc 4, sixième étage.

– Et lui, c'est qui ?

– C'est mon cousin.

– T'achètes ?

– Non, j'achète rien.

Le type se rapproche, une main dans la poche, sans doute avec un cutter :

– Tu vois rien, tu dis rien, tu sais rien.

– O.K.

– Répète.

– Je vois rien.

Elle enlève la main de son guidon, se redresse. Hichad se demande s'il ne va pas régler la question à coups de Glock. Sauf que toute l'opération serait compromise. La minute de danger passe. Le type s'écarte, ses deux acolytes reculent. Stéphanie démarre. Elle ajoute, dans sa barbe :

– Je vois rien, sauf leurs têtes de cons.

Quelques minutes plus tard, elle se gare devant le bloc 4. Toute la baie de Marseille, de là-haut, est illuminée et scintille. Des bateaux lents passent sur l'horizon noir. La nuit est calme.

Hichad et Stéphanie entrent dans le 4, ressortent de l'autre côté, traversent, pénètrent dans le bloc 5. Ils montent à pied au dixième étage. C'est dangereux. S'ils sont coincés là-haut, difficile de s'en sortir. Le mieux, c'est de ne pas se faire prendre. Ils sont bien décidés à éviter cette issue.

Parvenus au dixième, ils reprennent leur souffle. On entend une télé qui gueule, et des échos lointains d'une fête arabe. Un mariage, sans doute. Stéphanie fait signe à Hichad :

– C'est là.

Il examine la porte. Elle est blindée.

– Merde !

Stéphanie met le doigt sur sa bouche, s'agenouille, pose son

sac. Elle en sort une sorte de seringue grande comme une pompe à vélo, dévisse l'embout, l'applique contre la serrure. Elle presse le poussoir, une gelée transparente en sort. Elle trace une ligne verticale le long du chambranle, du plafond au sol. Puis elle range sa seringue, et attend. La gelée attaque le métal, silencieusement. Une forte odeur de carbone se dégage. En soixante secondes, la porte est coupée en deux. Il n'y a plus qu'à la pousser. Les huit cylindres resteront engagés dans l'encadrement, mais la porte elle-même, libre, pivotera sans problème. Stéphanie sort son Glock, visse son silencieux, Hichad fait de même. Ils entrent.

La porte s'ouvre en silence sur un petit couloir. Au bout, la lumière changeante d'un écran de contrôle. Une silhouette se lève. Stéphanie se précipite : le type est déjà en train de taper à toute vitesse sur l'ordinateur, sans doute pour détruire le contenu. Une balle lui arrache la main. Il tombe, et, tandis que Stéphanie s'approche de lui en le braquant, Hichad passe dans la chambre à coucher. Là, un homme est en train de se lever. Il dormait. Il tente de prendre quelque chose dans la table de nuit, écope d'une balle silencieuse dans la tête et d'une deuxième dans le cœur. Hichad vérifie la salle de bain, la cuisine. Rien. Il revient dans le salon.

L'homme perd tout son sang. Son moignon ne lui fait pas encore mal, mais ça va venir. Stéphanie lui colle le canon du Glock dans la bouche :

– SuperCoran, c'est toi ?

– Oui... Oui.

– Y a d'autres gars avec toi ? À part celui qui est dans ta chambre ?

Il fait non de la tête.

– C'est qui, ton boss ?

Le type est au bord de l'évanouissement. Il est jeune, il a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Iskandar attend. Réfugié chez un soutien du Sabre d'Allah, il est attablé devant un ordinateur sécurisé. Les nouvelles sont décevantes. L'attentat de Paris a échoué, c'est rageant. Et, vu sa situation d'homme traqué, il n'arrivera pas à prendre un avion pour être présent à la réunion de Kidal. C'est regrettable : sa présence aurait tout changé. Il ne lui reste plus qu'à rétablir son autorité en réussissant un autre attentat et, surtout, en nettoyant la cellule Delta. Il ouvre une communication sûre avec le Mali. Le visage de Tahir Yar Khan apparaît.

– Au nom d'Allah, le Très-Haut, le Magnifique, je te salue, Frère Tahir.

– Au nom d'Allah, je te salue, Frère Iskandar.

– J'ai de mauvaises nouvelles, Frère.

– Je sais. Nous avons appris que l'attentat a échoué, à Paris. Mais ce n'est rien : d'autres vont suivre.

– En effet. Mais, si Dieu le veut, je vais mettre fin aux activités néfastes de la cellule Delta dans très peu de temps.

– Dis-moi, Frère.

– L'ennemi Vincent est à Istanbul, à portée de main. Nous allons le mettre à mort, comme un chien.

– Je te le souhaite, Frère Iskandar. Ta sécurité serait alors de nouveau assurée.

Iskandar traduit : actuellement, il est condamné à mort, secrètement. Les Juifs l'ont piégé. Ses propres Frères veulent l'abattre. S'il tue Vincent, la fatwa sera levée.

– C'est comme si c'était fait, Frère Tahir. Je te donnerai des nouvelles dans peu de temps. Elles seront bonnes.

– Je l'espère.

– Salue pour moi les autres Frères qui assisteront à la réunion, Al-Zatari, Imre Sdrulica, Abou Zaid, Béchir ben-Jehdi.

– Pas Boss Yammoune, frère ?

– Si, bien sûr. Mais je ne suis pas sûr qu'il vienne.

- Que la bénédiction du Prophète soit sur toi !
- Que la malédiction du Prophète soit sur nos ennemis !

Il raccroche. Boss Yammoune ? Il aimerait l'étriper.

Sur son écran, un point lumineux vient de s'allumer. C'est le téléphone de Vincent. Il est en centre-ville. Iskandar prend son arme, son sac, et sort. La nuit tombe.

Annie et Ted sont prêts. Dans l'obscurité, ils montent dans l'hélico furtif. Brunner et Dioula passent les sacs. Puis le drone, fragile libellule, dangereux malgré son apparence de jouet, est placé dans la soute. Une fois que tout est chargé, l'hélico décolle. Il ne fait pas un bruit. Aux commandes, deux vieilles connaissances des Delta, des pilotes chevronnés du GAM d'Évreux, Che et Cougui. Deux supergars toujours présents pour les bons coups de la cellule. Dans la cabine, le silence est de rigueur. Seuls les instruments de bord sont illuminés mais, à volonté, les deux pilotes peuvent les éteindre. L'hélico n'a pas de signature radar, pas de signal lumineux, il glisse dans la nuit. Annie et Ted, le visage peint au noir, vêtus de noir aussi, attendent. La machine avance à 400 km/h.

La première partie du trajet, de Bamako à Gao, a été faite en avion. Les 1 300 kilomètres ont été franchis en moins de deux heures. De Gao à Kidal, il reste environ 250 kilomètres. Il n'y a pas de route, pas de possibilités de se dissimuler, pas de végétation. Seule solution : le Blackhawk MH-60, long de 19,76 mètres, haut de 5,13 mètres, avec une autonomie de 1 600 km et la possibilité de réservoirs d'appoint. L'appareil est armé de deux mitrailleuses M134 Minigun – 4 000 coups à la minute, deux véritables hachoirs. Il n'existe qu'un appareil de ce type en France : c'est le joujou exclusif de la cellule Delta. Ils en sont fiers, les Delta.

Une demi-heure plus tard, les pilotes éteignent les lumières

de bord, et font signe à Annie. Elle active le système, tandis que Ted se place face à l'écran de visée, avec des lunettes de vision nocturne. La ville de Kidal apparaît, fantomatique, dans la nuit. Ce n'est rien : une bourgade en maisons de terre, quelques tas de pierres – tout ce qui reste des mausolées millénaires récemment détruits à coups de pioche par les allumés d'AQMI – et, plus loin, un enclos militaire avec des hangars et, sans doute, un bunker souterrain. C'est là que Kadhafi a stocké les missiles sol-air, et le gaz moutarde. C'est là que, dans quelques heures, la réunion des dignitaires d'AQMI va avoir lieu. Pour l'instant, tout le monde dort.

L'hélico descend, se pose trois kilomètres avant, derrière une dune. Annie et Ted sautent à terre, avec sacs, armes et drone. Dans l'obscurité totale, les gestes sont précis, le temps est mesuré. Annie, par liaison satellite, prévient Stéphanie, à Paris :

– Prêt.

Stéphanie répond :

– Je lance.

Le drone, un Aerial Commander IV piloté depuis la France, décolle. Sa mission est celle d'un éclaireur. Devant leur écran, Annie et Ted surveillent sa progression secrète. En quelques secondes, il est positionné en stationnaire au-dessus de la maison d'AQMI. Les images thermiques, vertes, révèlent sept sentinelles, quatre fixes et deux mobiles. Les images sont envoyées à Paris, réceptionnées par Micron à Cercottes et, bientôt, par Stéphanie à l'Élysée. La phase finale de la mission MANGOUSTE peut commencer. Elle va durer quoi ? Vingtquatre ou quarante-huit heures, guère plus. Vincent va venir, le plus rapidement possible.

– Pourvu qu'il se dépêche, murmure Annie.

Elle a une pensée pour son copain Aymard, aussi. Elle aurait bien aimé qu'il soit là.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les voitures attendent, la mer scintille.

Lebania, à la terrasse du café Paris, est attablée devant une immense glace qui fond lentement. La cerise, dessus, glisse doucement. En face d'elle, David Shaleim, renversé sur son siège, fume une cigarette. Ils sont juste heureux de vivre. David écrase son mégot et demande :

– Tu n'en as pas assez ?

– De quoi, David ?

– De cette odeur de poisson, partout ?

– On est au bord de la mer, tu sais.

– Je sais. J'aimerais vivre à la montagne.

– Va en Suisse.

– Pas assez riche. De plus, je n'aime pas les vaches.

– C'est un beau pays, pourtant.

– Oui, mais regarde : en un demi-siècle, nous en Israël, nous avons construit un pays, une armée, des villes, une civilisation. Qu'est-ce qu'ils ont fait, les Suisses ? En deux siècles, ils ont inventé les horloges à coucou et les fondants au chocolat.

– Tu exagères, David.

– Pas tellement, Simka.

La réalité revient brusquement. Simka Haaretz, depuis des années, vit sous sa légende : Lebanonia, jeune femme syrienne de bonne famille, destinée à épouser un dignitaire du régime El-Assad. Pendant cinq ans, elle a été un agent dormant, dans l'ombre de son mari, le général Manbij, vice-président de la République syrienne. Elle a vécu avec le voile, elle a courbé la tête, elle a amassé les informations, elle a servi le Mossad. La mission, de longue durée, a été couronnée de succès. Non seulement les Français ont éliminé le Sabre d'Allah, mais la source Yammoune a été préservée.

Et, juste avant de rentrer en Israël, Simka a fait exploser la charge qui a tué Manbij.

– Maintenant, on va recommencer, dit David.

– Oui. Ceci dit, ton attaque au *Four Seasons* de Doha, c'était du beau boulot.

– Pas mal, oui. Mais c'est pas fini.

– C'est comme une maison de campagne, David. C'est jamais fini.

David se lève, regarde autour de lui – vieux réflexe du chasseur – et fait un petit signe de main. Il dit :

– Faut qu'on s'occupe des J.O. de Londres, hein ? Et de Boss Yammoune, qui est désormais notre source.

– Et n'oublions pas le commanditaire...

– Ah, oui ! Mais pour Shafiq ben-Laden, ça va être plus long. Prends un peu de bon temps, Simka. Prends quinze jours. Le Mossad te doit bien ça.

– O.K., merci. Je prends. Merci, monsieur J.J. Marris.

– Oh, ça va, hein !

Quand David s'éloigne, Simka finit sa glace.

Deux jours plus tard, en passant devant le coin de la rue de Rivoli et de la rue de l'Amiral Coligny, Vincent remarque une trace de craie jaune. D'un seul coup, il est heureux.

Table des matières

PROLOGUE

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

